

Gérald à la fenêtre de «son» conteneur tout en couleurs. A l'intérieur, une cuisine, un lit, une salle de bains, des rangements, du chauffage.



«Ici, au moins, on a une adresse»

A Plan-les-Ouates (GE), l'association Carrefour-Rue accueille les sans-logis dans un deuxième hameau de conteneurs aménagés: 14 m² pour redonner une chance à ceux qui ont tout perdu. Rencontres.

Photos RETO ALBERTALLI/PHOVEA - Textes MALIKA SCIALOM

Gérald, 59 ans

Sa voix est teintée d'un petit accent catalan. Issu d'une famille d'horlogers de père en fils, Gérald a vu sa vie basculer lorsqu'il a perdu son emploi. «Au début, on cherche toujours à récupérer un poste similaire. Mais à mon âge, avec mon expérience, je coûte trop cher. Puis le temps passe et les employeurs ne voient plus en vous que vos lacunes. Maintenant, ils cherchent des «talents». Je suis d'accord. Mais ils doivent comprendre que les

talents ont tous les âges.»

Il y a, chez Gérald, un fond de colère quant à l'injustice de sa situation. Il la canalise, toutefois, pour s'en servir comme d'un carburant. «Certains jours, ça ne va pas. On se lève avec la tête ailleurs. Heureusement, ici, au village, tout le monde s'entraide. C'est très important.» Son histoire est celle d'une accumulation de problèmes. Une fois arrivé en fin de droit au chômage, n'ayant toujours pas trouvé d'emploi, il a vécu sur ses économies.

«En cinq mois, elles avaient flambé.» Gérald n'a plus pu payer son loyer. Pour ne pas s'endetter d'avantage, il quitte son logement et se retrouve sans domicile. «C'est un cercle vicieux, car dès qu'on n'a plus d'adresse, on ne peut plus entreprendre de démarches administratives. Les employeurs sont peu réceptifs, quand on leur explique que l'on dort ici et là.» Par fierté, il cherche à éviter l'aide sociale. Puis il découvre l'association et intègre le village de Plan-les-Ouates.

«Retrouver une adresse me permet de récupérer un peu d'indépendance. Il faut se faire violence. Rebondir à tout prix.»



«Remonter dans le système»

Marc-Aurèle, 42 ans

Je suis mécanicien. A 20 ans, j'étais heureux de vivre dans mon atelier. Puis les années ont défilé. J'ai eu 25, 30, 40 ans... Je me suis doucement enfoncé et, au bout d'un moment, l'âge et les ennuis de santé m'ont fait réagir. » Son parcours, Marc-Aurèle le raconte volontiers, une pointe d'amertume dans la voix. Passionné de moto, il apprend le métier à 18 ans et ouvre rapidement son atelier. L'affaire fonctionne un moment. Mais tout

bascule en 2007. A cette époque, il avait tout investi dans un garage. Son associé s'occupait de l'administration, lui du travail manuel. Tout roulait, jusqu'au jour où, l'associé parti, Marc-Aurèle découvre que celui-ci l'a arnaqué. « Il y avait des trous dans tous les comptes. Il s'était servi dans la caisse, tout du long, à hauteur de 200000 francs. » Criblé de dettes, impossible pour lui de rattraper le coup. « A ce moment, je vivais chez ma compagne, avec qui nous venions d'avoir un bébé. Elle m'a mis dehors. J'ai dû m'installer dans mon garage. Il n'y avait ni eau, ni WC, ni cui-

Père d'une petite fille de 8 ans, il peut désormais la recevoir dans son studio.

sine. J'ai dû me débrouiller avec très peu de moyens. » Le temps passe. Il « survit » pour payer son loyer. Ne mange pas tous les jours. Immanquablement arrivent les problèmes de santé. En 2013, Marc-Aurèle réchappe d'un infarctus. « Cela m'a fait prendre conscience du poids des années. Alors, quand quelqu'un nous tend la main, on s'y agrippe. C'est un soulagement d'avoir un endroit à moi, maintenant. De pouvoir manger quand je veux, me laver quand je veux, me remettre en forme. Effectuer une grosse remise à plat pour remonter dans le système. »

«La chute peut être très rapide»

Carlos, 43 ans

Je mecais une vie tout à fait normale. Une copine, des enfants, un salaire confortable. Mais, quand on flanche psychologiquement, la descente peut être extrêmement rapide. » Carlos n'a pas connu la rue. Quand sa femme l'a mis dehors, en 2014, des amis l'ont accueilli. Avant, ce père de deux enfants a été employé de banque et gérant d'un restaurant. Mais c'est son poste de cadre à l'ONU qui l'a brisé. « Le travail était stressant et mon couple paraît en fumée. L'accumulation m'a fait sombrer dans le burn-out. » Commence alors une période d'« épais brouillard ». « J'avais totalement conscience de ce qui

m'arrivait. Mais je n'ai pas eu la capacité de réagir. » Pensant que ses économies lui suffiraient, il ne demande pas à toucher le chômage. « Pendant un an, j'ai écumé les logis de tous mes amis. Mais je me suis rendu compte que d'être couvé de la sorte ne m'aidait pas à sortir de ma dépression. Je devais m'en sortir tout seul. » Il intègre alors La Virgule, une structure sociale à Genève, mais s'y sent oppressé. Maintenant qu'il a une adresse, les démarches de réinsertion sont de nouveau possibles. « Le me sens libre, ici. Je me sens bien. Tous les matins, je me réveille avec une pêche d'enfer! Je veux reprendre ma vie en main. »

Carlos chez lui: «Je me sens libre, ici.»



«Dans la rue, on est en mode survie»

Philippe, 43 ans

«Avant, je n'étais pas conscient de la misère qui nous entoure. Je dépendais sans compter. Maintenant, je n'ai plus la nécessité de dépenser. » Du haut de son mètre 83, Philippe affiche un air mi-goguenard, mi-fataliste. Après la perte, dans les flammes, de son entreprise française, en 2006, il a travaillé comme temporaire. Puis, de retour à Genève, en fin de droit au chômage, il n'a pas réussi à se remettre sur les rails. « Quand la propriétaire de l'appartement que je sous-louais est revenue, j'ai dû m'en

aller et je me suis retrouvé à la rue. Une telle situation fait surgir en nous un comportement primitif: la survie. Sans toit sur la tête, on essaie de trouver un abri. Sous une station, n'importe où... On trouve toujours quelque chose. Le problème, c'est que, dès qu'on se retrouve hors du système, c'est une galère monumentale pour y entrer à nouveau. Au début, j'étais trop fier pour demander de l'aide. Et puis ça dégringole très vite. Mais ce sont des choses qui arrivent. Cela fait mûrir. Quand on a plus de confort qu'il n'en faut, on passe à côté de beaucoup de choses. » Sa sérénité ferait pâlir les moines bouddhistes des lamaserias les plus reculées du Tibet. « Je travaille au hameau, je ne suis pas rémunéré, mais cela m'aide à continuer à me lever de bonne heure. A ne pas baisser les bras. »

Sur la terrasse de son studio, Philippe se souvient: «J'étais trop fier pour demander de l'aide.»



«Je vais enfin pouvoir commencer ma vie»

Nathanaël, 44 ans

Lui, c'est un baroudeur. Pendant dix ans, il a parcouru le monde, le plus souvent seul. Madagascar, Maroc, Inde, Pakistan, Turquie... Des boucles blondes, un regard amoureux, les traits froissés par la vie. Le confort matériel n'a jamais été un besoin. La simplicité d'un lit d'appoint, dans un squat ou chez une copine, lui a longtemps convenu. «Après avoir obtenu mon CFC de charpentier, j'ai toujours fait en sorte de travailler comme intérim. Je ne voulais m'enraciner nulle part.» C'est dans cette optique que Nathanaël a choisi de dor-

mir dans des squats: «Quand tu vis dans un squat, tu ne sais jamais quand il va fermer.» Qu'importe, c'est pour «étancher un besoin de liberté, et d'apprentissage de lui-même». «En me déclarant au contrôle des habitants, je pouvais même avoir une adresse.» Mais peu à peu, sa situation a décliné. «J'ai passé les trois dernières années en France voisine. J'ai suivi une fille, mais ça n'a pas marché. Je vivais de ma rente du chômage au taux suisse, à laquelle j'avais droit. Mais ça n'a pas duré et, quand j'ai perdu mon permis de conduire, je n'ai même plus pu travailler.» Il se résout à revenir à Genève, mais ne bénéficie d'aucune aide pour trouver

un logement. «J'étais célibataire et sans enfants, je n'ai eu droit à rien.» Il trouve refuge chez une amie, mais cela ne dure pas. «J'ai dormi dehors, dans des parcs, des fois chez d'autres connaissances. Mais ça ne m'a pas été très bénéfique. Ces gens se soûlaient beaucoup, c'était une mauvaise influence. Mes affaires restaient chez une amie, et je pouvais passer me changer. C'est l'horreur quand on doit tout le temps se déplacer avec un sac à dos. Ça m'a frappé, quand je suis arrivé au village, de pouvoir sortir sans mon sac.» Nathanaël découvre Carrefour-Rue et, pendant deux mois, il dort à la Coulouvrenière, un centre d'accueil géré par

Nathanaël: «Ça m'a frappé, quand je suis arrivé ici, de pouvoir sortir sans mon sac, d'avoir un coin où le laisser.»

l'association. «Ce n'était pas très salubre. Ça a été vraiment difficile à vivre.» Cette proposition d'intégrer le village est arrivée à point nommé, d'autant que les choses ont pris un nouveau tournant, il y a deux mois. «Je vais être papa.» Au soulagement de retrouver un toit s'ajoute la nécessité d'une situation stable pour élever son enfant, et le studio mobile qu'il occupe aujourd'hui lui donne les moyens de tout changer. De pouvoir commencer, à 44 ans, une vie équilibrée. «Je voudrais me recycler en maître socioprofessionnel. Je voudrais me poser, offrir une vie à mon gosse. Dans ce village, on est libre. C'est une chance de commencer une vie.»